

# *Apprivoiser ses dragons*

Nos dragons peuvent aussi prendre la forme de notre inconscience et de notre impulsivité. Inviter davantage de conscience dans notre vie apporte la paix, cette paix qui rend plus agréable notre cheminement et celui de ceux qui nous entourent.

## Chapitre 11

### *Impulsivité*

- Quel foutoir ! Jamais vu autant de flotte tomber en si peu de temps !

L'orage balayait l'autoroute avec violence, forçant les automobiles à l'immobilité totale. Avec régularité le ciel s'illuminait, résultat de la luminescence de ces éclairs au milieu de ce sombre après-midi d'octobre. Comme les centaines de véhicules arrêtés en bordure de la route, celui de Steve n'avait pu bouger depuis les quinze dernières minutes et cela commençait sérieusement à le contrarier.

- Comme si j'avais besoin de ça maintenant. Ce rendez-vous avec ce client est le plus important de l'année. Nous sommes plusieurs dans la course et il aura fallu ce foutu déluge pour tout gâcher ! La prochaine fois qu'il y aura menace d'un tel orage, tu peux être assuré que je me rendrai au lieu de rendez-vous bien en avance !

L'autre homme assis près du colérique chauffeur sentit l'allusion, mais ne répondit rien. En plus Jerry, mon chef de secteur, m'a dit la semaine passée que c'était moi qui portais maintenant le ballon et qu'à moins d'un désastre majeur et bien je l'aurais bientôt cette promotion. Tu imagines, il a parlé de désastre majeur, il ne croyait pas si bien dire, merde de merde !

La colère et l'impatience teintaient ses propos de manière de plus en plus marquante, pendant que son

passager continuait de regarder devant lui, comme si on pouvait voir quoi que ce soit à travers cette forêt de clous liquides qui tombaient du ciel avec une telle force, qu'ils rebondissaient sur l'asphalte.

- C'est comme si tous les obstacles se plaçaient toujours sur mon chemin chaque fois que j'étais pour avoir un peu de succès. Tout conspire pour que j'aie une vie misérable. Depuis aussi loin que je me souviens, ma vie a toujours été une succession de malchances, comme si quelqu'un avait décidé que je n'avais pas le droit de réussir quelque chose dans ma vie !

Le vieil homme se retourna vers lui avec un regard songeur, puis baissa les yeux avant de reprendre sa position initiale, regardant fixement devant lui. Le conducteur aussi continuait de regarder devant lui et il poursuivit son monologue :

- Et ce foutu cell qui ne fonctionne plus... ce doit être à cause de l'orage ou bien, chanceux comme je suis toujours, c'est le mien qui est en panne. Joe aurait pu t'accompagner à ton rendez-vous à ma place, pourquoi il ne lève jamais le petit doigt quand il s'agit de te rendre service ? Mais non, il s'est sûrement dit : pourquoi aller conduire mon père chez l'ophtalmologiste quand mon stupide de frère peut le faire à ma place ?

Cette fois, l'homme âgé répliqua :

- Joe ne pouvait pas parce qu'il donnait une conférence devant un groupe de cinquante personnes, tu le sais bien.

- Oui et moi je n'avais pas de rendez-vous extrêmement important ?

- Je suis désolé, si j'avais su que nous étions pour rester bloqués sur l'autoroute, jamais je ne t'aurais demandé ce service, répondit le père d'un ton calme et presque repentant.

- Mais la météo, ça se prévoit... Tu n'as pas pris les nouvelles du temps qu'il ferait avant de m'appeler ? Moi je travaille, je n'ai pas le temps de regarder les chaînes de météo à la télévision. Toi tu as toutes tes journées pour regarder cette foutue télé !

D'allusions cinglantes, Steve en était arrivé à faire ouvertement des reproches à son père. Celui-ci ne répondit pas à ces attaques. Son regard implacable traduisait son impuissance devant ce fils, pour qui les élans de frustrations n'étaient pas nouveaux.

Depuis sa jeunesse, le fils avait souvent perçu les difficultés de la vie comme une sorte de complot du destin pour le persécuter. Amis, conjointes, patrons, parents, frère, sœur, tous ceux de son entourage avaient goûté, à un moment ou à un autre, à ses explosions de colères « auto-victimisantes ».

Aujourd'hui à trente-six ans, il avait réussi à faire le vide

autour de lui. Ayant peu d'amis et une conjointe qui en endurait plus souvent qu'à son tour, il misait sur sa carrière professionnelle pour prouver sa valeur. Le rendez-vous important qu'il était en voie de manquer constituait à ses yeux une menace sérieuse à tout ce qu'il avait construit au cours des dernières années.

- Si au moins je pouvais prévenir mon client, je pourrais éviter de passer pour un imbécile et même sauver ce contrat.

À chaque intervalle de quinze secondes, il tentait en vain d'obtenir un signal sur son inerte appareil. Finalement, dans un élan d'impulsivité il sortit de la voiture.

- Mais où vas-tu, on y voit rien ! lui lança le père, tout juste avant que la portière de l'auto se referme. Le désespéré disparu dans la pluie et le vent. Le père regarda dans la direction où son fils s'en était allé, la tristesse marquant son visage.

La brutalité du vent et de la pluie rendait presque impossible tout déplacement. Un homme à pied dans ce genre de tourmente avait un grand défi devant lui. Celui d'avancer en ligne droite en se repérant sur le prochain véhicule immobilisé.

Brusquement, une puissante rafale le projeta au sol. Se relevant difficilement, il constata que sa chute lui avait fait perdre l'orientation qu'il tentait de suivre. Maintenant il ignorait où son propre véhicule se trouvait.

Le vent semblait augmenter d'intensité, comme en faisaient foi les débris qui maintenant le martelaient. Petites branches, feuilles et autres petits objets étaient devenus de véritables menaces considérant la vitesse démentielle que le vent leur procurait.

À un certain moment, il se demanda même s'il se sortirait d'un tel enfer. Le voilà maintenant avec un genou au sol et ses deux mains pour protéger sa tête de ces attaques soutenues. L'ampleur de son geste de folie le frappait aussi durement que ce déchaînement de la nature, son unique espoir se résumant à conserver ce qu'il avait au fond de lui toujours méprisé : sa propre vie.

Mais le vent continuait de croître en intensité si bien que le naufragé fut renversé. Désormais, des objets plus imposants étaient en circulation autour de lui. Il s'étendit sur le sol en position fœtale, comme si tout était pour finir dans la même position où tout avait, jadis, commencé. Alors que son corps souffrait des meurtrissures reçues de toute part, une lourde branche d'arbre s'immita dans cette lapidation en règle, le heurtant violemment à la tête. Steve perdit conscience.

Combien de temps s'écoula-t-il entre ce moment fatidique et celui où il perçut les murmures d'une voix lointaine ? Il n'en savait moins que rien. Ce qu'il commença à réaliser cependant, c'est que cette voix devenait de plus en plus distincte.

- Monsieur, vous allez bien ? répétait la voix jusqu'à ce

qu'il revienne à lui et lentement ouvre ses yeux. Il se tenait là, près de la massive branche qui l'avait terrassé. Les vents avaient beaucoup diminué et une fine pluie tombait au milieu d'un brouillard qui s'était levé. Un homme était penché sur lui avec une lampe de poche et reprenait : Vous allez bien, monsieur ?

- Oui, oui, c'est juste que je...

Steve se toucha le front.

- Vous saignez monsieur, venez avec moi.

Encore secoué, il se remit debout avec l'aide de l'homme. Il remarqua que celui-ci portait un uniforme.

- Je suis pompier, nous avons fait évacuer tout le périmètre, car avec cette tornade, il y a eu un accident impliquant un camion-citerne.

- Je... je suis avec mon père, il est dans mon automobile pas très loin d'ici.

- Ne vous en faites pas, tous les véhicules ont été évacués. Votre père est en sécurité, il nous a signalé que vous étiez perdu.

Steve accompagna le pompier jusqu'à une camionnette. Celui-ci en sortit une petite trousse de secours et appliqua les soins de base à la tête du rescapé.

- Vous habitez en ville ? demanda le pompier, comme pour faire la conversation pendant qu'il accomplissait sa tâche.

- Oui, mais cette tornade est arrivée à un bien mauvais moment. Disons que j'avais un rendez-vous très important que je ne devais pas manquer. Vous avez un téléphone qui fonctionne ?

- Désolé, la plupart des cellulaires ne fonctionnent pas en ce moment. Je vous passerais bien mon radio émetteur, mais je doute que la personne de votre rendez-vous ait ce qu'il faut pour vous répondre, dit-il en terminant de fixer le pansement à la tête de l'accidenté.

- Ha et puis, de toute façon il est trop tard, le rendez-vous est manqué et ma possibilité d'avancement aussi... c'est l'histoire de ma vie.

- Hey, dites donc, vous ne seriez pas de ceux qui se voient toujours comme des victimes dans la vie, mais qui, en réalité, passent leur temps à se prendre les pieds dans leurs lacets détachés ? dit le pompier en riant.

Avant que Steve ne puisse répliquer, la radio du pompier se fit entendre :

- Sam ne quitte pas les lieux encore, on va t'amener un autre chien errant.

- Ok Dan, la fourrière attend, répondit le pompier en



souriant.

- C'est comme ça que vous appelez les personnes que vous secourez ? Des chiens errants ? demanda Steve sèchement, encore offusqué du commentaire précédent.

- Oh, faut pas s'en faire avec ça, c'est juste pour détendre l'atmosphère entre nous, ce n'est pas fait avec méchanceté. Vous savez, on en voit de toutes les couleurs dans ce métier, alors on fait ce que l'on peut pour ne pas prendre tout ça trop au sérieux. Steve ne répondit rien, mais visiblement il avait hâte de quitter cet endroit.

- Combien de temps avant que vous puissiez me raccompagner ?

- Ce ne sera pas long, il s'en vient. Mais dites-moi, que faites-vous dans la vie ?

Steve n'avait surtout pas le goût de déballer sa vie à cet homme qui avait balayé du revers de la main, la lourde et pénible destinée qu'il avait supportée durant toute son existence.

- Publicité.

- Ha, les pubs que l'on voit à la télé ? Ou celles à la radio ?

- Placements publicitaires sur le web, ajouta-t-il sèchement.

- Oh oui, toutes les publicités que l'on voit quand on ouvre n'importe quel site, ces publicités qui ralentissent nos ordinateurs... Remarquez que le mien est tellement désuet que ça me prend presque cinq minutes avant d'atterrir sur un site, le temps que tous les messages publicitaires sur le côté et en haut de l'écran s'animent un par un, car ils sont presque tous animés. J'imagine que ça doit attirer l'attention des gens quand c'est animé... mais moi, ça ralentit drôlement mon ordinateur au point que je n'y vais presque plus sur le net.

- Vous n'avez jamais pensé de vous en acheter un plus récent ? Vous, les pompiers, n'avez-vous pas fait des moyens de pression l'an dernier pour avoir ce que vous vouliez ? Le salaire doit commencer à être intéressant pour un gardien de chiens errants ?

- Haha, et bien disons qu'avant on était des gens qui risquaient leur vie presque bénévolement, alors que maintenant on est des bénévoles qui reçoivent une petite compensation pour continuer de risquer leur vie.

- Bon, arrêtez, vous allez me faire pleurer...

- Eh bien, j'ai l'impression que je n'ai pas besoin de vous faire pleurer avec mes histoires, vous avez l'air de très bien le faire sans mon aide, si j'en juge à la façon que vous avez de vous apitoyer sur votre sort !

La remarque du pompier était cinglante et il ajouta l'insulte à l'injure avec un clin d'œil assorti d'un sourire

moqueur. L'offusqué était rouge de colère et si cela n'avait été du contexte actuel, il aurait peut-être réagi fortement envers celui qui osait lui faire un tel affront. Mais il se contenta d'utiliser des mots en guise de représailles.

- Je crois que je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi idiot que vous monsieur et remerciez le ciel que nous soyons ici, car autrement je vous aurais botté le derrière pour vous apprendre les bonnes manières.

Le pompier, lui, continuait de le regarder avec son sourire moqueur et répondit :

- Haha, vous me faites vraiment rire, on dirait un petit enfant colérique prêt à faire payer le monde entier parce qu'il a renversé son cornet de crème glacée. Steve ne répondit pas et détourna la tête, préférant utiliser toutes ses énergies à se contenir. Mais le pompier en rajouta :

- J'ai connu un homme comme vous autrefois. Pour toutes sortes de raisons, il avait grandi avec une si faible estime de lui-même, qu'une fois adulte il était devenu expert dans l'art d'accuser les autres pour ce dont il n'arrivait pas à accomplir. Chacun des obstacles de sa vie, petit ou gros, devenait pour lui des confirmations qu'il ne valait rien. C'est pourquoi il préférait accuser les autres, cela était moins douloureux que de...

Le pompier n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'un coup de poing au visage le jeta au sol. Le colérique en

avait trop entendu. Il sortit de la camionnette et se mit à marcher dans le brouillard. Il faisait noir, mais il marcha sur l'accotement de l'autoroute toujours fermée.

Bientôt, il aperçut des lumières de signalisation qui empêchaient les véhicules d'emprunter le chemin où il se trouvait. Une fois dépassé le tronçon fermé, il se mit à faire du pouce pour retourner chez lui. Un camion lourd de marchandise s'arrêta.

- Montez, vous allez vous faire frapper si vous restez là ! dit le chauffeur, un homme grand et gros.

- Merci, mon automobile est tombée en panne avec cette tornade, répondit Steve, mensonge évitant bien des détails compromettants. Le chauffeur lui demanda où il allait et il se trouva que son trajet passait par là.

- Je vous arrêterai tout près, ce n'est qu'à trente minutes d'ici. Oui, je vous remercie, c'est la première bonne chose qui me soit arrivée dans cette journée de fou !

- Une de ces journées à oublier, j'imagine ? Je sais ce que c'est, j'en traverse plus souvent qu'à mon tour de ces journées- là. On dirait que tout le monde s'est inscrit dans un concours pour savoir qui pourrait vous rendre la vie la plus pourrie qui soit. C'est vraiment chiant !

Steve ne put qu'acquiescer aux propos du maussade camionneur.

- Oui, c'est en plein cela monsieur !

- Ah appelez-moi Greg, et vous ?

- Steve.

- Et tu as une femme Steve ?

- Euh oui pourquoi ?

- Parce que la mienne m'a quitté en apportant avec elle les meubles, l'automobile, mes deux enfants et mon chien. Et tu sais quoi, Steve ? Presque la moitié du temps que je passe au volant de mon camion, c'est pour lui payer une pension alimentaire. Tu imagines ça ? Moi je te dis que la vie c'est de la merde. Quand tout ce qui te tombe dessus c'est de la pluie, alors que d'autres mènent une belle petite vie ensoleillée sans aucun nuage, alors moi je te dis qu'il n'y a pas de justice ici- bas.

Et qui c'est les pauvres cons qui continuent, jour après jour, à se farcir la misère des autres pour que d'autres aient une vie dorée ? C'est toi et moi mon pote ! On est des héros qui se battent dans une merdique de guerre perdue d'avance, moi je te le dis !

Rarement Steve n'avait rencontré homme qui partageait autant sa vision de la vie. Bien qu'utilisant un langage plus coloré que le sien, il avait repris presque mot à mot le descriptif qu'il aurait pu faire de sa propre vie. Le camion continuait de rouler quand le chauffeur aperçut quelque chose dans son rétroviseur.

- Bon, qu'est-ce qu'ils veulent les poulets, ils n'ont rien à faire d'autre que d'emmerder ceux qui travaillent ?

Une voiture de police suivait le camion et ses phares tout allumés intimaient au mastodonte de s'immobiliser, ce que le conducteur fit. Deux policiers en descendirent et s'approchèrent chacun de part et d'autre du véhicule. Par son rétroviseur, Steve vit l'un des policiers s'approcher l'arme au poing.

- Mais qu'est-ce qu'ils font avec leurs guns ? Ça doit être de jeunes recrues qui sont tout excités de montrer leur jouet chaque fois qu'ils le peuvent... moi ça ne m'impressionne pas du tout !

L'un des « poulets », celui du côté conducteur, somma celui-ci de descendre. Il acquiesça à la demande, non sans se plaindre.

- Mais quoi, croyez-vous que je transporte de la drogue ou quoi ? Ce sont seulement des caisses de marchandises, trois cent soixante-huit caisses pour un entrepôt d'alimentation. Vous voulez fouiller ? Allez-y, il y en a pour toute la nuit!

- Calmez-vous, monsieur, et montrez-moi vos pièces d'identité.

L'autre policier arriva du côté de Steve et lui ordonna également de sortir et de montrer ses pièces d'identité. Quand le policier éclaira les papiers de Steve, il s'exclama :

- Mains sur la tête, genoux au sol ! en braquant son arme sur lui. Puis il appela sur son radio émetteur portatif.

- Fugitif intercepté, je répète, fugitif intercepté. Demandons assistance sur l'autoroute soixante à la hauteur de Simons Valley.

Bientôt, d'autres véhicules de police arrivèrent. Le camion fut saisi et les occupants amenés au poste de police. Chacun eut droit à un interrogatoire. Steve finit par apprendre que le pompier qu'il avait frappé était décédé. Comment son seul coup de poing avait-il pu tuer cet homme, cela il ne le comprenait pas.

Cependant, ce qu'il sut assez rapidement c'était que des charges d'homicide étaient déposées contre lui.

Il fut incarcéré à la prison d'État en attendant d'être jugé. Les événements s'étaient mis à se bousculer trop vite pour qu'il réalise pleinement que sa vie venait de basculer. Même quand son procès eut lieu, il n'arriva pas à croire ce qui se passait. Mais quand le juge rendit son verdict, toute la réalité de sa situation le rattrapa brutalement. Et quand la sentence fut prononcée :

- Vous êtes condamné à vingt ans de prison ferme !

Celle-ci tomba comme une enclume au fond d'un trou, la fosse du désespoir dans laquelle quelqu'un y creusait depuis fort longtemps. En fait, les sentiments qu'il avait

toujours nourris envers la vie allaient de pair avec ceux qu'il ressentait à l'annonce qu'il aurait maintenant tout son temps pour se plaindre de cette vie qu'il haïssait plus que jamais.

Au-delà des sentiments d'injustice et de révolte dominait le profond mépris de sa personne pour ne pas correspondre à l'image idéale qu'il s'était échaufaudée sur lui-même. À la profondeur où il se trouvait, cette image était maintenant à jamais détruite.

Au pénitencier, il s'aperçut qu'ils étaient plusieurs comme lui à accuser les autres des malheurs qui les affligeaient. Les « vrais coupables » étaient tantôt un père indigne, tantôt un juge acheté, tantôt un système qui persécute les gens de couleur, tantôt la trahison d'un complice. Il y en avait pour tous les goûts, chacun ayant son bouc émissaire préféré.

À peine quelques jours après son entrée, il apprit que même dans ce milieu fermé, il y avait des lois injustes. À un détenu qui lui avait volé ses cigarettes, il lui fit la menace de lui casser les jambes si son dû ne lui revenait pas. Mal lui en prit, le détenu en question était le numéro deux d'un des clans de la prison. Peu de temps après, c'est à quatre qu'ils s'y prirent pour lui remettre le dû en question.

C'est ainsi que l'auteur de la menace se retrouva à l'hôpital de la prison pour deux mois et à sa sortie, c'est en chaise roulante que ses déplacements devaient désormais avoir lieu.



De révolte en révolte, les malheurs ne cessaient de s'accumuler dans la vie de celui qui croyait chaque fois qu'il ne pouvait descendre plus bas. Ainsi, dans les jours qui suivirent, Steve fut informé que son père était décédé. Son frère Joe vint lui annoncer la triste nouvelle et lui avoua que depuis la date de son arrestation, sa santé avait commencé à péricliter.

Chaque soir, Steve pleurait dans sa cellule. Peut-être s'agissait-il de larmes salvatrices, peut-être avait-il finalement atteint le fond de son baril ?

Quoi qu'il en soit, il y eut un début de changement dans sa vie. La lecture d'un livre le faisait beaucoup réfléchir. On y mentionnait que les gens qui disaient que la vie était belle et ceux qui disaient que la vie était horrible avaient tous les deux raison. La vie devenant généralement telle qu'on la visualisait.

Dans ce livre, on pouvait également y lire que chaque personne était un scénariste en puissance et donc qu'il était possible de déterminer le scénario de sa propre vie par les pensées que l'on entretient. Ces pensées pouvaient ainsi contribuer à construire un quotidien avec davantage de succès que d'échec ou, à l'inverse, une vie où les obstacles pouvaient se multiplier. Il n'était donc pas surprenant que des gens « négatifs », même s'ils avaient eu parfois de réelles malchances, pouvaient contribuer à perpétrer des séquences de malheurs, simplement par le fait d'entretenir des pensées de peurs, de colères ou de pessimisme.

Steve reconnut qu'il avait justement passé une grande partie de sa vie à naviguer sur cette mer houleuse où des vagues de colère, de peurs et de négativisme s'abattaient régulièrement sur lui. Vint même un temps où il réalisa pour la première fois de sa vie, comment cela avait dû être pénible pour ceux et celles qui avaient eu à le côtoyer.

Il lui revint à la mémoire ces fois où sa conjointe avait subi ses violents emportements ; les fois où son frère avait été mis de côté sans raison valable ou les nombreuses occasions où son père avait patiemment encaissé ses interminables plaintes et ses pires reproches. La douleur particulière de son comportement la dernière fois qu'ils avaient été ensemble, son père et lui, l'empêcha de dormir plusieurs nuits.

Mais il lut également dans ce livre que de ne pas se pardonner ses erreurs peut aussi devenir la plus grande des erreurs qu'une personne puisse commettre et que c'est se considérer comme «le tout puissant» que de ne pas accepter de s'être trompé. Chemin faisant, Steve finit par retrouver une certaine sérénité dans un milieu où il n'eut pas cru cela possible.

Une nuit, il fut réveillé par la lampe de poche du gardien qui l'éclaira en plein visage. Il se réveilla lentement, agacé par la puissance de cette lumière. Le gardien lui dit :

- Monsieur, m'entendez-vous ? Est-ce que vous allez bien ? J'irais mieux si vous me laissiez dormir, quelle heure est-il ? C'est déjà l'heure du rassemblement ? Et pouvez-vous

cesser de m'aveugler avec votre lumière s'il vous plaît ?

Celui qu'il croyait être un gardien lui répondit :

- Monsieur, je suis policier et vous vous êtes perdu dans cette tempête. Votre père vous a rapporté disparu.

Steve sortit progressivement de son sommeil, pour réaliser qu'il se trouvait dehors, couché dans l'herbe au milieu de nulle part. Son front saignait légèrement, résultat d'une lourde branche qui l'avait frappé. Mais il avait peine à réaliser ce qui se passait.

- Quoi ? Mon père est mort il y a plus de quatre mois, monsieur, et qui m'a amené ici ? Où est mon fauteuil roulant ?

Le policier rapprocha sa radio de sa bouche et dit :

- Jack, j'ai retrouvé le type égaré. Appel l'ambulance, je crois qu'il va avoir besoin de soins.

Puis il se tourna vers Steve.

- Monsieur, pouvez-vous vous lever ? Je vais vous amener avec moi à ma voiture si vous le pouvez.

Steve se leva difficilement, comme s'il avait dormi des siècles. Aidé du policier, il se rendit jusqu'à la voiture de celui-ci qui le fit asseoir et lui passa une couverture sur les épaules.

Il demanda quelle date on était. D'abord incrédule, il finit par se rendre à l'évidence qu'une chose invraisemblable s'était produite. En réalisant pleinement ce qui s'était passé, il fondit en larmes. Ce n'étaient plus les larmes d'un désespéré, ni celles du regret, mais celles de la reconnaissance.

Comment tout cela pouvait-il s'expliquer et pourquoi cela était-il arrivé, il n'en sut jamais rien ? Une chose était claire cependant, il ne voyait plus la vie comme un éternel combat contre lui-même, contre les autres ou contre les événements. Il devint celui qu'il était réellement, celui que personne n'avait connu jusqu'à présent, celui qui construisait le scénario de sa propre vie au quotidien, en acceptant tout le bien qui lui arrivait à chacune des journées qu'il avait à vivre.

Avait-il réussi à éliminer tout malheur sur sa route ? Non, évidemment, mais il avait trouvé une manière différente et beaucoup plus agréable de surmonter les obstacles, tout en gardant une paix en lui, cette paix qu'il avait découverte au cœur de sa tempête.